

PHILIPPE COUBETERGUES

AU MOINDRE TRAIT

Le dessin est affaire de traits d'esprit. Le motif n'est qu'un prétexte, c'est sa saisie qui fait sens, son interprétation. On ne dessine pas vraiment ce que l'on voit, on entend plutôt ce que l'on dessine. On le pense. Et en dessinant, il arrive encore que l'on pense à autre chose. C'est pourquoi on dessine : pour s'accrocher un peu à ce que l'on croit et que l'on se fait voir, pour s'y tenir comme à une bouée. Et se laisser flotter, vaguement dériver. C'est délicieux mais c'est risqué. Car en dessinant nous vient la véritable question de ce qui se dessine. De ce qui advient en ces traits et qui n'a sans doute rien à voir avec ce que l'on se figure. Il faudra se déterminer, cesser de divaguer et se faire une idée. Alors on prolonge le trait pour préciser encore, on laisse défilier la ligne pour qu'elle se fixe d'elle-même, on relie, on contourne, on donne du mou, puis on ferme. En dessin, les idées se prennent au lasso. Et gare à ne pas se laisser emporter, se laisser entraîner par les limbes illusoire de l'image. C'est une affaire de mesure, de proportion, de rapport de force. Le motif se saisit sur le vif, par surprise, par intimidation. Il convient de bien l'amarrer. Il faut être patient, ne pas trop tirer sur la ligne tout en gardant son trait ferme. Tenir compte du courant sans se laisser mener. C'est alors que par émergence, quelque chose se fixe, se stabilise, qu'une idée se figure comme une petite musique portée par quelques notes.

C'est toute l'affaire du dessin et à cet égard *36 morceaux* est exemplaire. Prendre la mer : c'est vraiment partir sans motif, entre le ciel et l'eau. Et pour s'y rendre, s'y donner pleinement, il faut se détourner des détails, éviter les raccourcis faciles, s'écarter du trompe-l'œil, se focaliser sur l'essentiel. Prendre la mer de front, de face, cadrer sa surface en surplomb, en plongée. C'est le fil de l'eau qui émeut, sensible à la moindre risée, contrarié au moindre prétexte. Chaque variation est susceptible d'être transcrite avant qu'elle se trouble et s'efface. Chaque frémissement du relief est un événement et une configuration nouvelle. Emmanuel Fournier les prend en notes, il les retient dans le grain du papier comme autant de fragments d'une infinie partition qu'il retranscrit ici pour trois instruments. A force de contemplation et grâce à la répétition, nos dispositions d'écoute s'affinent, notre regard s'aiguise, et d'un infléchissement à l'autre de l'accord, d'une inclination à l'autre de l'archet, bien au-delà du plus assourdissant fracas des éléments marins, se fait entendre une autre mélodie inachevée. Celle de la vie qui s'écoule et qui nous laisse en suspens, *infiniment*.